

L'ANTRE DE DAMBALA

un projet du Théâtre Pôle Nord

mené par Jean Haderer et Lise Maussion

A l'été 2015, en résidence au Festival à Villeréal pour la préparation du spectacle *L'ogre et l'enfant*, Jean Haderer et Lise Maussion ont collecté des témoignages dans le village, autour des Esprits.

Ces rencontres ont mené à des restitutions chaque lundi soir, sous la halle du village.

Les témoignages et les photos recueillis ont été exposés pendant le festival dans une salle surnommée pour l'occasion : l'Antre de Dambala.

LES CELTES

J'ouvre les yeux. Je sors d'un cauchemar qui n'est pas le mien. Une larme coule sur mon visage. Mais je ne pleure pas.

J'ai toujours le même sentiment. La chair de poule mais sans avoir peur. J'ai fait ce rêve alors que j'étais dans une ancienne abbaye en résidence d'écriture. Dans la cellule où je dormais, un homme s'était pendu il y a quelques années. Dehors sous le cloître, des moines avaient été enterrés depuis des siècles. Nous étions plusieurs ce soir-là à avoir prolongé la soirée. On faisait la fête et je me suis endormi saoul. Dans le rêve, je marche sur un petit chemin à flanc de colline. C'est le crépuscule. Un soleil rouge au loin et le reste noir, bleu nuit. Je sais que je dois rejoindre une ville moyenâgeuse. Mais je suis amnésique. Je croise sur mon chemin des personnages de fêtes foraines. Et je leur demande à chacun qui je suis. Le premier homme, un nain, me renseigne. Il me raconte où je suis né et qui je suis. Rassuré, je reprends la route jusqu'à rencontrer un deuxième personnage. Je lui dis qui je suis mais il ne me croit pas. Il me raconte que je suis quelqu'un d'autre. Et à mesure qu'il avance ses arguments, je me trouve persuadé. Je vais rencontrer plusieurs personnages sur ce long chemin et à chaque fois je repars en étant quelqu'un d'autre. Mais plus j'avance, plus j'ai le tournis. A un moment, je sens que je dois m'éloigner de ce rêve. Mais plus j'essaie, moins j'y arrive. Je crois qu'en fait, ce rêve n'était pas le mien. J'ouvre les yeux dans le noir. Je suis éveillé et très calme. Je n'ai pas eu peur pendant ce rêve. Simplement, une grosse larme coulait sur ma joue. Et j'entendais le bruit d'une corde qui se tordait sur elle-même.

Je me suis toujours demandé qu'est-ce que c'était ce temps-là où l'on dort ? Qu'est-ce qui veillait en nous ?

Chez les Celtes là-bas. Les Celtes paysans, dans les villages. Il y a des hommes et des femmes que l'on écoute plus que d'autres.



LA CHOUETTE

Je me souviens de ma mère qui me lavait les cheveux sur un petit muret et je ne sais pas pourquoi, j'avais peur qu'elle me noie. Je me souviens aussi d'un camélia en fleurs sous la neige.

Arlette. Quand elle est morte, j'ai senti que quelque chose allait arriver. Ma femme est venue et je lui ai dit : assieds-toi là, on va se marier. Le 10 mai. En souvenir de Mitterrand. Parce-que ça, je peux te dire qu'on l'a fêté quand on a déboulonné Giscard. Six mois après, je faisais un café crème et je ne sentais plus mon bras et je ne sentais plus ma jambe.

Dans les grottes sombres, on allait caresser le ventre des truites. On se glissait dans les failles du rocher et on sentait l'orage qui grondait dans notre ventre et le tonnerre qui nous pétait à travers tout le corps, on ne faisait pas les fiers à ce moment-là. Et on choppait le goujon à la fourchette.

J'ai piloté des machiavels, j'ai monté des motos trop chères pour me foutre en l'air, j'ai dressé un nuage rouge...

Ma mère me disait toujours, tu ne sais pas ce que tu veux. Je sais ce que je ne veux pas. Je sais ce que je ne supporte pas. La trahison.

Je n'ai pas l'idée de Dieu. Je trouve ça indécent. La société, ce n'est pas une fatalité. C'est nous qui la faisons. Quand une jument mettait bas à 3h du matin, on était là. On ne se posait pas la question de savoir à qui on rendait service, ni pourquoi.

Mon père travaillait dans les barrages. Il est sorti du camp, il n'avait plus de dents. De ça il n'en disait rien. De lui, j'ai le goût des avions.

Enfant, j'ai été malade, et ma mère était habile. Il ne fallait pas de bleus, il ne fallait pas de coup. D'elle j'ai le goût des jolies choses, elle m'a donné l'envie de lire.

Je crois au sacré.

Après trois ans

Ayant poussé la porte étroite qui chancelle,
Je me suis promené dans le petit jardin
Qu'éclairait doucement le soleil du matin,
Pailletant chaque fleur d'une humide étincelle.

Rien n'a changé. J'ai tout revu : l'humble tonnelle
De vigne folle avec les chaises de rotin...
Le jet d'eau fait toujours son murmure argentin
Et le vieux tremble sa plainte sempiternelle.

Les roses comme avant palpitent ; comme avant,
Les grands lys orgueilleux se balancent au vent,
Chaque alouette qui va et vient m'est connue.

Même j'ai retrouvé debout la Velléda,
Dont le plâtre s'écaille au bout de l'avenue,
-Grêle, parmi l'odeur fade du réséda.

Paul Verlaine, *Poèmes saturniens*



CIERGE

Comment peut-on de soi-même savoir que l'on va retrouver quelqu'un ?

Je ne m'y attendais pas, mais c'est sur ma vieillesse que je l'ai rencontré. Et puis on s'est tenu d'amitié. Je participais à un atelier de céramique. Je fabriquais un papillon et je le lui ai donné. Et là, elle a eu..., comment dire..., elle a été touchée par moi. Plus tard, pour la fête des mères je lui ai envoyé un cadeau que j'ai acheté dans le magasin indien de Villeréal. Je lui ai laissé un petit mot avec le paquet. J'ai écrit : « Quand deux papillons se rencontre qu'est-ce qu'ils se disent ? Bonjour... et après ? Je lui ai dit, ce petit mot là est pour la fête des mères. Tu vois ce cadeau. J'espère qu'il te fera plaisir et que tu penseras à moi. J'espère que tu vas bien et peut-être à bientôt. ».

Je viens de la Mayenne, tout près du Maine et Loire. Je suis resté jusqu'à l'âge de 20 ans près de mon père qui tenait une ferme de 40 ha. J'ai perdu ma mère à l'âge de 7 ans. De la tuberculose. Je l'avais aussi attrapée comme je me retrouvais souvent auprès d'elle. J'ai eu une enfance difficile, on crevait de faim. Vous imaginez pendant la guerre. Nous étions plusieurs jeunes sans tutelle dans un réfectoire avec un parc à côté. Avec quelques autres garçons un peu futés, à l'aide de silex, on avait fait un trou dans le grillage. Il y avait les Allemands de l'autre côté. Ils étaient difficiles car dès que les pommes de terre se gâtaient un peu, ils les jetaient. Alors on passait un à un par le trou. On plongeait dans les poubelles pour les ramasser ! On avait une route nationale à passer. C'était impressionnant pour nous. De retour, et il ne fallait pas se faire chopper, j'enlevais le pourri avec un petit canif et on mettait la pomme de terre sur des braises que l'on avait faites avec des brindilles. Un jour ce canif a dérapé sur ma cuisse gauche et j'en ai encore la trace ! Ca fait plus de 70 ans maintenant. Ce dont je me souviens c'est comment on se serrait les coudes.

J'étais croyant jusqu'à ma première communion. C'était très religieux dans le temps surtout dans ces coins-là. Et puis ça m'a dégoûté. Quand j'étais petit à l'école je travaillais mal parce que les bonnes sœurs et les curés n'en avaient que pour les fils de bourgeois. Le petit du petit paysan, on était la basse classe. Au fond de la classe. Et ces rapports-là étaient clairs. Ça laisse une rancœur. Lors des communion, dans la grande nef, la bourgeoisie était sur des bancs en velours et nous, les petits, on était sur les côtés, sur de petits bancs en bois, avec de petits cierges. Les autres avaient de gros cierges, tellement gros qu'ils n'arrivaient presque pas à les porter ! Cela m'a beaucoup marqué.

Ce qui est magique pour moi c'est mes voyages. Je suis allé en URSS, en Espagne, en Corse, en Thaïlande, en Tchécoslovaquie, en Norvège, en Suède, en Tunisie, au Maroc, en Egypte, en Turquie, en Suisse. Il y a un pays que j'ai beaucoup aimé. C'est la Croatie. Les habitants sont très aimables. Après seulement deux soirées, on était comme des frères. On arrive en voyageant à se faire des amis. Je suis allé à Cuba aussi. Il y a des photos du Che partout. Leur dieu là-bas, c'est le Che. C'est pas Castro. Castro s'est infiltré par le Che. Maintenant ça s'ouvre un peu avec Raoul. Alors les Américains là, c'est comme des crapauds. C'est des aigles, on a beau dire. Dès qu'ils voient que ça faiblit d'un côté, ils se jettent sur la charogne. Mais bon, vous me direz que de l'autre côté c'est pareil.

Il y a une chose qui m'a marqué pendant mes voyages c'est la misère. Parce que je partais seul à l'aventure. Voyager m'a donné du plomb dans la tête pour la vie. Je suis véritablement devenu athée en voyant tout cet or à Rome, dans les grandes mosquées ou sur la tête des bouddhas.

LES IRIS

J'ai toujours senti ton aura maman. Les enfants sont comme ça, ils savent ouvrir les portes.

Je t'ai vu nous protéger alors que les appels mauvais du lointain nous cherchaient. Je t'ai vu dresser un parasol de lumière autour de nous pour les repousser. Cette lutte était légitime dans ta solitude de mère. Tu savais que tu avais le droit de te battre. Que ton combat était respecté.

Le drame m'habite. Je ne suis pas encore née et déjà le drame m'habite. Le poids des ancêtres. Jusque dans le nom que tu m'auras choisi.

Une nuit m'attend. Une nuit qui ne me concerne pas. J'y marcherai pourtant. Je ferai naître une forêt pour me réfugier. Une forêt. J'y planterai chaque arbre avec mon ventre.

Je suis vieille depuis longtemps maman. Mais je connaîtrai les joies de la vie. Je ne te promets pas d'éviter le passage des larmes. Toi, tu passeras tous les deuils. Un jour, un cri viendra te prendre. Tu auras l'impression de rêver. Mais ne t'effraie pas trop, ce cri ne sera que le signe de ta nouvelle vie.

MARIE QUI CHANTE

L'écriture a été une grande thérapie pour moi. J'ai écrit pendant des années. Il y a 5 ans, j'ai pris tous mes carnets et je les ai brûlés. Je n'en avais plus besoin.

J'ai eu une enfance très heureuse mais aussi une grande solitude. Mon papa était femme de ménage. Il faisait tout à la maison. Il me repassait mes robes avec de l'amidon. Il le faisait vraiment très bien. Ma maman était une femme qui travaillait du matin au soir en filature depuis l'âge de 12 ans. Elle n'a fait que ça jusqu'à 65 ans. Quand elle arrivait le soir elle n'en pouvait plus. Mon père était conducteur de train. Il m'emmenait de temps en temps sur sa locomotive. Nous n'allions pas très loin parce que ce n'était pas vraiment autorisé. De petits trajets avec le charbon. Nous étions dans le nord de la France. Sa vue a un jour baissé et puis il s'est retrouvé aux ateliers. Je pense de temps en temps à mes parents. Ils étaient là mais j'ai toujours été élevée par ma grand-mère. Je n'ai pas de souvenir de ma maman qui me prenait dans ses bras. C'est grave. Ma grand-mère était très autoritaire. Elle accaparait mes parents. Elle dirigeait. Mes parents n'ont pas eu une belle vie. Ils vivaient tous ensemble. Nous avons eu un jour l'occasion avec mes parents de partir dans une autre maison. Nous avons visité une maison de la SNCF. Une maison que j'adorais. Avec un joli perron. Une maison en forme d'ogive. Mais mon père a refusé au dernier moment parce que sa mère ne le désirait pas. J'en ai pleuré.

J'ai souffert je crois d'un manque de tendresse. Je n'ai pas réussi longtemps à dire à mes enfants que je les aimais. Parce que je ne l'avais pas appris.

Je vis ici maintenant. Je venais en vacance et je suis tombé amoureux de la région. J'ai eu un coup de foudre pour cette maison. Elle a quelque chose. Il y a eu un très grand malheur dans le passé. Les anciens habitants ne pouvaient plus y rester. Cette maison n'est pas particulièrement belle. Je suis attirée par les maisons dans lesquelles se sont produits des drames. Je ne sais pas pourquoi. J'ai l'impression que quand j'y entre quelque chose s'apaise. Parfois c'est difficile de sentir les drames qui vont arriver. Je n'ai pas toujours été sereine dans ma vie. J'ai senti un jour qu'un homme était en danger. C'était ma première intuition. Cet homme est décédé deux jours après. J'ai connu une dame qui m'a dit que je devais approfondir ces choses. Mais je n'ai jamais voulu. J'avais peur d'aller trop loin. J'ai été jusqu'à avoir la sensation que quelqu'un qui me voulait du mal me touchait alors qu'il n'était pas là. On est mal quand on est touché comme ça. Et ce mal là, qui me concerne, je ne sais pas le repousser.

Longtemps je me suis demandé ce qui me permettait de supporter les grandes souffrances. Je ne sais pas. Les médecins aussi m'ont posé la question. Peut-être simplement parce que je ne pouvais pas me permettre de couler. Je ne pouvais pas sombrer. J'avais envie de combattre. Et j'ai réussi.

Je ne suis pas vraiment une femme qui aime la solitude. La solitude permet parfois d'éviter les conflits. J'ai même dû un temps m'éloigner de mes enfants. Il y a des coupures. Revenir sur les choses du passé est

épuisant. A un moment, on ne les supporte plus.

Dans mon jardin, je ressens une grande paix. En buvant mon café. Longtemps, quand on me posait la question, je répondais que ça allait bien. Même si je ne le ressentais pas au fond. Aujourd'hui, je la sens vraiment. Cette paix. Je suis devenue une autre femme. Jamais je n'aurais pensé que je pourrai être forte. Je n'ai plus peur maintenant. J'ai toujours cru à quelque chose. Que quelque chose de plus positif arriverait. Le destin parfois prend son temps. Ce qu'il y a toujours eu en moi c'est le chant. J'aime tout dans le cabaret. Sur scène, on peut se moquer de ce qu'on est dans la réalité. J'ai joué Molière à l'école. Je crois que j'étais faite pour ça sans le savoir. Mon mari ça le gênait. Je suis redevenue moi-même quand il est parti. Je me demandais pourquoi j'étais comme ça. A ne pas savoir dire non. Il faut savoir dire non. C'est dur de le faire parce qu'il y a une grande solitude. Je crois à des choses qui peut-être n'existent pas mais c'est peut-être ça qui me maintient.

L'OISEAU

Oh oh Maman regarde, il est encore là.

Oh oh Maman regarde, tout au fond du bois.

Il vient tout droit sur moi. Il passe à travers tous les arbres.

Ses yeux me brûlent. Son oiseau chante. Et je ne peux m'enfuir.

Il vient me voir, toutes les nuits. Je ne sais pas quoi lui dire.



PAROLES D'ENFANT

Un soir sur la route j'ai vu une tête de cerf un sanglier des chevreuils un loup avec des cornes.
On dirait qu'il existe une dame blanche, une femme qui vole, avec un voile blanc et des yeux blancs, des plumes et poils. On dirait que c'est une chouette effraie. Mais c'est pas une chouette effraie.
J'ai peur des singes qui tapent sur la poitrine, des chats de gouttière qui surgissent des poubelles sans prévenir, des chèvres avec des cornes qui foncent dans notre dos.
Un esprit c'est ce qu'il y a à l'intérieur, c'est notre âme, un squelette, sans lui, on serait une limace.
Un esprit c'est une ombre, notre ombre.
Quand on touche ça devient de l'or, de la poussière d'or.
Quand on est mort, il sort pour respirer de l'air.
Il y a quelque chose de magique dans les photos, une amitié qui revient.
Dans mon lit, dans ma chambre, le long d'un ruisseau, je me sens bien.
Je vole sur un nuage, un éclair dans le visage, on construit des petites chouettes en papier. Il faut qu'on les garde tout près de soi pour qu'elles deviennent vivantes.
Je parle à mon chat. Un peu tout le temps



POUDRE D'OR

Une nuit, après toute une vie de doute, j'ai compris qu'il y avait quelque chose après.

Je crois que quand on a déjà été mort cela augmente nos facultés de perceptions.

Les Esprits, ce sont des gens qui n'ont pas compris qu'ils étaient morts. Ils ont besoin de temps pour comprendre qu'ils sont morts.

Moi, quand je me suis défendu contre mon cancer, j'ai projeté une image pour me protéger. J'ai pensé de toutes mes forces à la batmobile. Pour que les rayons ne brûlent pas tout. Mais, c'était une bien trop forte protection, plus aucuns rayons ne passaient. Alors j'ai pensé au soleil qui s'est transformé en poudre d'or. Ma poitrine pendant 3 mois portait cette poudre d'or. J'ai subi ma radiothérapie et il n'y a eu aucun dommage.

SOUM

Je me suis mariée à 21 ans. Et rien n'a changé dans ma vie parce que mon mari travaillait dans les travaux publics. Et toute ma vie a été comme ça. Quand un chantier était fini, on allait sur un autre. J'ai dû déménager dans les 30 fois.

Je vis ici depuis maintenant 30 ans. Et comme vous savez que les maisons de retraite sont chères j'ai dû vendre ma maison. Et tant pis. J'y pense parfois quand même et je me dis, qui sont ces gens dans ma maison ? Mais je l'avais décidé ainsi. Donc j'ai très bien accepté mon entrée dans la maison de retraite.

Je n'ai jamais fait de dépression dans ma vie même si j'ai eu des problèmes comme tout le monde. Je suis resté sur les bons moments. Les mauvais moments je les ai repoussés.

Dans les déplacements, les paysages n'étaient pas les mêmes. J'ai beaucoup voyagé et ça m'a beaucoup apporté.

J'ai appris le métier de couturière. Mon mari est parti par une mauvaise maladie comme il y en a beaucoup. J'aurais pu partir chez mon fils mais je n'ai pas voulu, j'aurais eu l'impression d'abandonner mon mari.

Un souvenir : Une année je suis allé en Espagne parce que mon mari était de souche espagnole. Alors nous sommes allés chez cette tante. La maison était à 1500 mètres d'altitude et le village à 2500. En arrivant là-bas, je ne m'y attendais pas du tout, c'était un vieux village, c'était une vieille maison. Elle faisait bergerie au sous-sol et nous on habitait en-haut.

Cette tante faisait arriver l'eau depuis une source de la montagne juste à côté. Elle avait fait creuser la terre et y avait déposé des troncs d'arbres coupés. C'est comme ça qu'on avait de l'eau. Il fallait se débrouiller avec ça pour le manger et tout ce qui est nécessaire, comme la toilette. Et pour dire, elle était froide ! Alors nous faisons la toilette les uns après les autres.

La lumière n'était pas installée depuis longtemps dans la région. La tante disait à mon mari de ne mettre l'ampoule que le soir. Et de l'enlever après. Pour faire des économies. Nous l'avons écouté bien-sûr.

Arrive l'heure de se coucher. Le plancher, on voyait un peu le jour au travers. Dans cette chambre, nous devons faire très attention. Il ne fallait pas se coucher au fond du lit. Il fallait se coucher dans le haut du lit parce que, autrement, le plancher allait faire un trou. Et ça n'a pas loupé ! Le lendemain matin, le lit avait fait un trou et mon mari s'est quand même trouvé une planche. Il a mis sa planche et puis voilà...

En revenant d'Espagne, je me demandais pourquoi les gens se plaignaient pour ceci ou pour cela.

Cette vie nous changeait beaucoup.

Pour faire la vaisselle, elle mettait l'eau dans une bassine. Elle me disait Christiane, tu te mets à genou et tu fais ta vaisselle là-dedans. Alors j'ai dit qu'il fallait faire ça à tour de rôle parce que moi mes genoux ils en prenaient un peu. Pourquoi à genou, je ne comprenais pas. Peut-être pour ne pas salir la table.

Il y avait une cheminée. Ils ne se servaient que de bois. Une petite cheminée au milieu de la pièce. De chaque côté, il y avait un banc. On s'assoyait là le soir. On n'avait pas besoin de faire un grand feu.

On était près du feu. C'était noir dans le dedans de la cheminée et sur les murs aussi. Il y avait peut-être plus de cinquante ans que le feu se faisait là-dedans. Ce soir-là, elle nous avait fait une grosse soupe de lard. C'est la chose la plus agréable qui me soit resté de ma vie.

La tante n'était pas facile. C'était une femme qui savait se tenir. Mais je crois qu'elle m'aimait bien. C'était la première fois qu'elle me voyait. Le beurre, pour qu'il se tienne au chaud, elle le mettait en bas dans la bergerie et elle fermait à clefs. Il y avait là-bas un vieux garde-manger. Personne ne pouvait aller chercher le beurre. Un jour, la tante est arrivée avec la clef à la main et m'a dit : « Christiane, c'est toi qui va aller chercher le beurre ». J'ai eu un plaisir immense car elle n'avait pas confiance en tout le monde. Je garde ça dans mon cœur. La façon dont elle nous a reçus.

Le feu. L'eau que nous n'avions que par ces troncs d'arbres. Les pièces du dessous pour les animaux, le petit jardin pour les légumes. Ils vivaient de leur troupeau de mouton. Ils se trouvaient dans un village dans la montagne. Ils avaient toujours vécu ainsi. Même pendant la guerre.

J'y suis revenu quelques années plus tard. Notamment parce que cette tante était décédée. Et là, plus de maison. Elle avait été démolie. Il n'y avait plus que la charpente et le reste entassé. A côté, une personne de Perpignan avait fait construire une très jolie maison. Disons convenable. Eh bien, je me suis dit, tu n'aurais pas dû revenir. J'ai été tellement choquée que par la suite j'ai oublié que cette maison n'existait plus. C'est comme s'ils avaient écrasé mon souvenir. Mais j'ai gardé la maison telle que je l'ai vu en arrivant. Nous avions une 2CV. Dans les tortillons de la montagne mon fils se levait tout droit dans la 2CV et suivant les tournants, il se penchait dans l'autre sens pour ne pas que la voiture aille dans le ravin !

Je pense de temps en temps à cette tante.



MARIN

A 20 ans, avec un bac F3 de technicien, j'ai demandé à travailler à la SNCF ou dans la marine. C'est la marine qui a répondu en premier. Alors j'ai passé 34 ans et demi dans la marine. 8 mois de l'année en mer. Sur des pétroliers. 415 mètres de long. 30 mètres sous l'eau. Et 325 000 tonnes d'or noir. A me balader dans le moteur. Ou à la passerelle, à attendre que le temps passe. Il ne fallait pas avoir de problème quand tu étais à la passerelle. Tu avais trop de temps pour y penser.

En 68, on était sur un vieux bateau en Amérique du sud. On transportait 6000 tonnes de butane. On jouait à la pétanque dessus. C'était une bombe. Quand on s'arrêtait dans une ville, on pouvait la faire sauter. On n'y pensait pas.

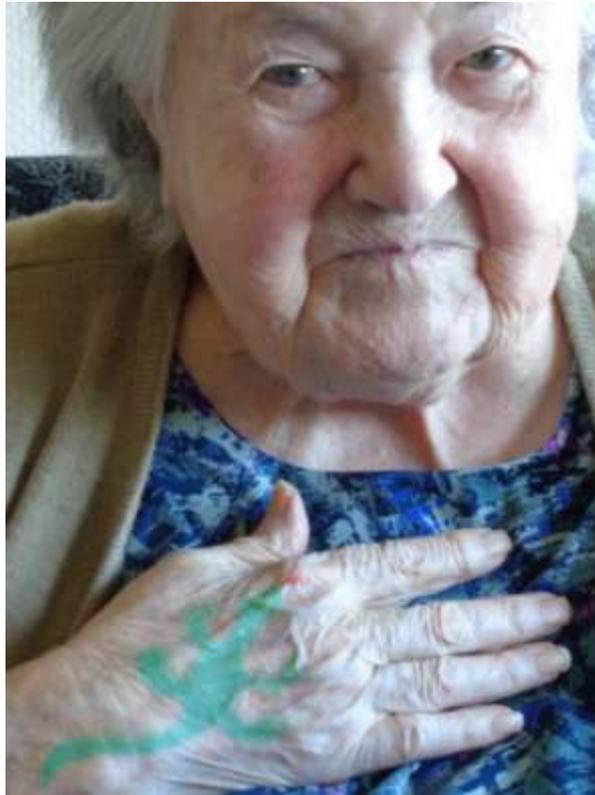
Avec Pierrette on s'est écrit. On a des caisses entières de lettres. C'est une autre vie. Dans l'océan indien, le long des Comores, on récupérait un fût vide de produits chimiques, on y mettait nos lettres, une cartouche de cigarettes, un billet de 10 dollars, et on le jetait à la mer. Ces lettres-là, elles arrivaient. Ils récupéraient toujours les bidons pour des tas de choses.

Quand il y avait des grosses pannes, je disais toujours : dans tous les cas on doit revenir. Même si c'est avec deux cylindres en moins dans le moteur ou que la moitié du bateau est dans le noir. Quand on traversait le brouillard, il ne restait plus que l'écho du radar pour nous guider. Et quand il y avait de la neige, il était muet.

Au Venezuela, je me souviens d'un magnifique orage. Le ciel était vert fluo et tout zébré par les éclairs. Je me souviens d'avoir traversé une mer orange où flottaient des œufs de poissons dans l'océan indien, là où les eaux sont chaudes. Je me souviens d'avoir traversé une mer de méduses durant toute une journée. Je me souviens des raies de 4 mètres de large qui volent. Et des dauphins qui viennent sauter devant la lame d'étrave.

On voit une belle houle, et d'un coup on se prend une lame comme on se prendrait un mur, la lame scélérate, elle va jusqu'à 10 mètres de haut, il ne faut pas la prendre de face, il faut l'épauler. Il ne faut pas siffler sur un bateau. Ne pas provoquer le vent.

Quand tu as passé le cap de Bonne Espérance, quand tu as passé le cap de Tasmanie, et le cap Horn, là tu peux porter la boucle d'or et pisser contre le vent. Et si tu y as laissé ton âme, tu la retrouveras dans un Albatros.



MON JULES

Je suis petite, ma sœur aussi. Mon père nous a bricolé une caisse en bois avec des petites roues et une ficelle. Ma sœur se met dedans et moi je la tire.

Parfois je rêve que mon lit part et que je tombe dans un trou. D'autres fois, je vois mon mari qui entre dans la maison et qui me demande comment ça va. Alors il faut que j'allume la lumière pour comprendre où je suis. Et je retrouve mon gros réveil rose et violet de chez Gifi.

La vie s'écoule vite comme ça.

Le 15 juin, tout en haut de la route de l'Arche, je me souviens d'un restaurant abandonné. Les portes battantes, le vent, la neige, et sur le mur, quelqu'un avait écrit : Que je ne sois pas mort pour rien.

Avant il faisait moins chaud. Aujourd'hui il ne neige plus. Les saisons sont défaites. L'autre jour, y avait un lézard juste là. Il tirait la langue tellement il avait soif. Il est monté sur ma main. J'ai senti ses petites pattes ventouses. Je lui ai donné à boire, oh là, j'ai vu que je lui faisais du bien. Je l'ai arrosé puis je l'ai caressé. Il a continué à monter comme ça sur mon bras, il était bien.

Je ne sais pas si je vais vous revoir. Peut-être que je serais allé voir Saint-Pierre la prochaine fois. Un soir, une femme m'a dit qu'il y avait trop de monde ici. Elle voulait partir. Dans la nuit, elle est allée voir Saint-Pierre.

Le soir, je mange une orange, ça me calme.

TERRE NOIRE

J'ai reçu en héritage une terre noire qui m'a enseveli. De la main de mon père me venait un papier où était inscrit mon nom et qui devait par la force des choses, empoisonner ma vie.

Mais il y a eu toi. Heureusement toi.

Je ne respirais que de te voir. Regarder par la fenêtre. Sourire à je ne sais quelle beauté. Je te regardais. Tes cheveux mal lavés. Tes pantalons trop grands. Ton visage sans cesse qui refusait. Je t'ai tellement aimé pour cela. Pour ton refus de presque tout.

J'ai appris à me méfier des saisons. Toujours la même peur à l'approche de l'hiver ou de l'été. Je n'ai rien appris de cette terre. Seulement qu'il fallait que tout soit fait à temps. Seulement espérer que les pluies ne soient pas trop longues, que le soleil ne soit pas trop généreux. Que les douleurs dans mon dos ne se réveillent pas trop vite. Que mon genou tienne. Que mes mains ne perdent pas trop d'agilité.

Toi tu me criais dessus. Avec toujours cette même colère. Cette même lumière dans les yeux. Tu me reprochais de ne pas savoir aimer les plantes, de ne pas comprendre le vol des oiseaux, de n'être qu'un gratte terre triste et sans paroles. Tu me criais dessus pour me réveiller. A chaque fois ton front se plissait. Ton front fonçait contre le mien jusqu'à le toucher. Tu te révoltais.

Les fins de journées sont les moments les plus difficiles. Dans les grandes fatigues, un goût de cendre dans la bouche. Qui reste longtemps. Parfois toute la nuit. Et parfois je regarde la lune. Elle se moque de moi la lune.

Je suis là maintenant. Et je t'attends. Tu n'auras qu'à chanter pour me trouver.



TING-TONG ET LA BECASSE

Issu d'une famille de forgerons, je suis devenu mécanicien. La vie c'est un machin continu. Il y a eu la guerre d'Algérie. On avait rien demandé, nous on a été appelé. Moi je réparais les machines. Mon copain Pierrot lui, il était dans une unité de choc. Les bérets noirs avec la tête de mort. Au milieu du désert. Une nuit, on a vidé toutes nos cartouches.

Quand on y est, on y est, on ne réfléchit pas. On voyait passer les alouettes et on comptait les morts. On les mettait dans une caisse en zinc, puis en bois, avec un numéro. Y en a qu'y ont laissé la peau, des bateaux pleins il en partait. Moi, je ne suis pas resté, j'en avais marre du couvre-feu. Mais pour ceux qui sont rentrés, c'était compliqué, on a mis beaucoup de temps à redémarrer. Je ne sais pas trop pourquoi, on ne nous attendait pas.

J'ai travaillé pour mon père, et pour la New Holland. J'ai fait des séminaires dans des châteaux avec des PDG du monde entier, du champagne, des secrétaires, du foie gras et des pruneaux fourrés. J'ai continué ma vie là où j'ai grandi. Tu ramènes les copains et les copines, en Vespa, en 2 chevaux, en 3 chevaux, en Diane, en C15, en BM, en C5 et puis un jour y a plus personne.

Si j'avais eu un frère ou une sœur, je pense que je serais parti.

J'ai cuisiné du bouillon et des galantines. J'ai joué de l'harmonica avec Caroline. J'ai chassé la bécasse avec Ting-Tong juste avant le soir. Je le suivais et lui suivait le vent.



SUZANNE

Je voulais faire bien les choses à la maison. J'estimais que c'était mon devoir. Je prenais les cours du soir. En 1950, j'ai passé le concours de la fée du logis à Paris, au Grand Palais. Je suis arrivée 18^{ème}. Mon professeur m'a dit : C'est bien mon chou.

J'ai eu la tuberculose à 23 ans. Je pensais mourir comme Sainte Thérèse de Lisieux. Mais je ne suis pas morte.

39 ans à tes côtés Maman. Je n'ai jamais vu quelqu'un souffrir autant que toi. On était pauvre. Le midi, on mangeait de la soupe. Le soir, c'était du café au lait avec du pain et de la margarine. Le dimanche soir, c'était du chocolat mais du coup il n'y avait pas de margarine avec le pain.

Je me souviens de ma petite sœur Suzanne. Elle avait peur du noir. Elle avait peur des orages. Le soir quand elle ne voulait pas manger, mon père l'emmenait à la cave. Elle se débattait, elle hurlait, ça me faisait pleurer. Un soir, alors qu'elle était très petite, dans les bras de notre père, elle a dit : « Non monsieur, je mangerai ! » Il s'est arrêté net. Et elle est venue se rasseoir à notre table. Elle parlait très bien Suzanne.

Mon mariage c'était une bombe. Ce n'était pas un mariage d'amour, c'était un mariage de raison. J'étais entre l'enclume et le marteau, je ne savais pas quoi faire. Peut-être qu'il était déjà trop tard.

Mon mari est mort. J'ai retiré mes habits de veuve et je suis allée à la mer. Longtemps j'ai marché sur la plage. Je suis revenue avec plein de moules, et à midi on les a mangées avec Suzanne.

PETITE

Ce jour-là tu as monté les escaliers petite c'est comme ça
Les murs de la maison ont tremblé
Le toit assourdi ne s'est pas effondré
Les oiseaux se sont tus
Et ont écouté tes petits pas
Viens là dans mes bras
Viens là que je t'embrasse
Dans ton cou papa mes yeux voyaient du rouge je ne sais plus marcher
Papi me tient la main me montre le chemin
Tu es là tu m'ouvres les bras
Ma peau d'enfant et tes baisers piquants
Ce jour-là mes yeux sont blancs et je suis bien
Je resterai là pour tout le temps avec toi
Sur la route je rentre chez moi
Mon sac sur le dos une inconnue est venue
Ouvrir la porte de ma chambre dans le noir
Elle a posé sa main sur mon ventre
Chuuut, repose-toi.

LES LUNDIS SOUS LA HALLE







